Document generated on 10/12/2024 1:10 a.m.

Relations

Kateri Tekakwitha : une sainte, mais pour qui?

Louis Cyr, s.j.

Number 764, April–May 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68910ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cyr, L. (2013). Kateri Tekakwitha : une sainte, mais pour qui? *Relations*, (764), 9–9.

Tous droits réservés © Relations, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Kateri Tekakwitha : une sainte, mais pour qui?

LOUIS CYR, S.J.

Reportons-nous d'abord au milieu du XVIIe siècle. Dans notre environnement laurentien de forêts et de cours d'eau s'affrontaient alors, entre autres, deux cultures de peuples semi-nomades, l'une mohawk et l'autre algonquine, déstabilisées toutes les deux par une culture étrangère et envahissante, surgissant d'un lointain outre-mer. La figure de Kateri Tekakwitha représente la confluence de ces trois cultures : née d'une mère algonquine chrétienne et d'un père mohawk, elle se convertit plus tard au contact des jésuites. Certes, la composante algonquine aura eu une influence plutôt modeste sur Kateri. Après la mort prématurée de ses parents à la suite d'une épidémie fulgurante de petite vérole qui décima toute la région de la rivière Mohawk (New York) alors qu'elle avait à peine quatre ans, Kateri fut recueillie par un oncle et deux tantes mohawks. Restée toutefois fragilisée et affaiblie par la maladie, elle mourut à l'âge de 24 ans, le 17 avril 1680, tout juste quatre ans après son baptême et son exil subséquent sur la rive sud du Saint-Laurent, près de notre Kahnawake actuelle. Morte « en odeur de sainteté », disait-on d'elle. Mais de quelle sainteté s'agit-il donc?

Pour esquisser une réponse, reportons-nous trois siècles plus tard, en juin 1980. À la veille de la béatification de Kateri par le pape Jean-Paul II, le grand chef de Kahnawake répondait ainsi à un journaliste : « Vous êtes surpris de ne pas nous voir célébrer avec éclat cet événement? Ce n'est pas un signe d'indifférence que cette discrétion, car, intérieurement, chaque Mohawk, si vous les interrogez tour à tour, vous dira sa joie profonde de voir que la sainteté d'une des leurs ait été reconnue. Mais ce genre de manifestation à grand déploiement pour souligner le succès de l'un d'entre nous n'a pas sa place chez nous, à cause de la manière dont nous concevons notre vie collective… Personne ici ne s'attend à ce qu'on le sorte du rang pour le placer sur un piédestal, afin de souligner un exploit quelconque. » Pourquoi en effet en irait-il autrement pour Kateri? Et, comme pour amortir le coup, il ajouta : « Il y a un autre motif de réjouissance, c'est que par sa décision de béatifier Kateri, l'Église de Rome, implicitement, nous reconnaît comme peuple et proclame à la face du monde notre existence. »

> « Le Christ, par les membres de son corps, est lui-même Indien. » Voilà une affirmation claire, lapidaire, audacieuse et même prophétique de notre appartenance à la grande famille sainte d'une humanité en devenir.

Quelle retenue, quelle modestie il y a dans ce « notre existence », si discret, sans rancune ni vengeance, malgré tout ce que nous avons infligé aux Autochtones depuis l'infâme *Loi sur les Indiens* de 1876, toujours en vigueur! Car celle-ci visait ni plus ni moins leur extermination totale! Ils semblent indestructibles, ces Mohawks, tout comme l'est cette marque infaillible de leur égalitarisme culturel signalé ci-haut, que rien n'aura pu faire disparaître entre-temps, bien au contraire, et qui n'est qu'une de leurs caractéristiques culturelles parmi tant d'autres à découvrir.

C'est le même pape Jean-Paul II qui leur a proclamé, quatre ans plus tard, lors de son voyage au Canada en 1984, de passage au Sanctuaire des saints martyrs jésuites canadiens, à Midland en Ontario, en présence de nombreux représentants de communautés autochtones du pays venus prier avec lui sous une tente : « Le Christ, par les membres de son corps, est lui-même Indien. » Voilà une affirmation claire, lapidaire, audacieuse et même prophétique de notre appartenance à la grande famille sainte d'une humanité en devenir qui cherche à rompre les chaînes de la méfiance et de l'exclusion. Toutes les croyances, toutes les cultures y convergent et cherchent leur place indispensable dans cette mosaïculture en perpétuelle construction, pierre par pierre, entre tâtonnements et confrontations.

« La sainteté de Kateri sera une lumière offerte à tous les peuples et nations, et servira de rappel du fait que tout groupe ethnique, même minoritaire, a ses propres richesses à faire éclore et développer, en vue de réparer les injustices subies dans la suite des temps. » Ainsi s'exprimait dans son plaidoyer final celui qui était chargé de défendre la cause de canonisation, le jésuite Paolo Molinari. Benoît XVI s'en est inspiré dans son homélie lors de la célébration de la canonisation, le 21 octobre dernier, en parlant de Kateri, « elle qui est restée fidèle aux coutumes des siens. En elle, foi et culture s'enrichissent mutuellement! Que son exemple nous aide à vivre là où nous sommes, sans renier qui nous sommes… »

Voilà bien comment la sainteté de Kateri rejaillit sur la culture propre dont elle est issue, tout en étant bel et bien une sainte pour tous, mais à travers les siens, pour l'édification d'une humanité nouvelle. Tel est le vrai miracle dont nous fait don la sainteté de Kateri Tekakwitha. ●

L'auteur a été le dernier curé jésuite à Kahnawake (1990-2003)